HAL
open science

La réception et la circulation internationales d'un préjugé social et militant devenu une fiction rationnelle : l'autoritarisme d'extrême droite des chômeurs

Emmanuel Pierru

To cite this version:

Emmanuel Pierru. La réception et la circulation internationales d'un préjugé social et militant devenu une fiction rationnelle : l'autoritarisme d'extrême droite des chômeurs. Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics, 2006. hal-03093193

HAL Id: hal-03093193

https://hal.science/hal-03093193v1

Submitted on 3 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La réception et la circulation internationales d'un préjugé social et militant devenu une fiction rationnelle : l'autoritarisme d'extrême droite des chômeurs

Par Emmanuel Pierru (CERAPS - CNRS - Université de Lille 2)

« Krista Fleischmann : *Est-ce qu'il y a une certaine satisfaction à voir ses livres traduits ?*

Thomas Bernhard : *Non, absolument pas. C'est très drôle, mais ça n'a rien à voir avec ce qu'on écrit, parce que c'est le livre de celui qui a traduit. Lui, il suit son propre chemin, et il arrive toujours à ses fins. C'est méconnaissable. Un livre traduit, c'est comme un cadavre qui a été mutilé par une voiture jusqu'à le rendre méconnaissable. Vous pouvez toujours rassembler les morceaux, mais c'est trop tard, ça ne sert à rien.* »

Thomas Bernhard, *Entretiens avec Krista Fleischmann*, Paris, L'Arche, 1993, p. 126.

Dans le cadre de cette contribution, nous aborderons le thème de la « réception » sous l'angle spécifique de la circulation internationale des discours savants, ainsi que des conditions sociales et politiques de leur(s) appropriation(s) successives[1]. De manière générale, notre propos se situe donc à l'intersection de l'histoire sociale des idées et de la sociologie de la réception des biens symboliques[2]. Plus précisément, il s'agira ici d'examiner la production, la circulation et les logiques multiples d'appropriation de certains schèmes savants qui acquièrent, avec le temps, le statut d'« évidences » incontournables, non parce qu'ils reposent sur des « preuves » empiriques incontestables, mais plutôt en raison de leur routinisation progressive et de leur capacité à s'imposer comme « vrais » à force de circuler internationalement. Autrement dit, il s'agit d'examiner les mécanismes ayant assuré le succès savant d'une croyance sociale et politique qui a trouvé dans la science électorale un puissant opérateur de légitimation et de renforcement. Nous nous proposons de réinterroger *autrement* la « controverse » récurrente autour du vieux débat sur les « effets électoraux du chômage », en circonscrivant toutefois l'analyse à l'espace savant et, plus particulièrement encore, à la science politique. Il s'agira de saisir les fondements sociaux et politiques d'une croyance aujourd'hui bien ancrée : celle de l'autoritarisme - nécessairement perçu comme d'extrême droite - des chômeurs.

En prenant un peu de profondeur de champ, cette interrogation sur l' « effet » supposé de radicalisation électorale des chômeurs constitue, déjà, une manière très particulière (et peut-être pas la plus pertinente) de penser le problème du chômage en démocratie. Pourtant, cette mise en forme savante des relations entre chômage et politique s'est historiquement imposée comme la seule formulation pensable, au point qu'elle est devenue une forme *a priori* de l'entendement savant autant que de routine intellectuelle (mais aussi médiatique), qui imprègne et informe encore les réflexions les plus contemporaines sur le sujet : on ne compte plus, depuis le milieu des années 1980, les polémiques autour de l'« extrémisme »

[1] Voir l'article programmatique de P. Bourdieu, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 145, 2002.

[2] Pour l'une des premières opérationnalisations systématiques d'un tel programme de recherche sociologique (surtout en science politique) en France, ne dissociant pas le texte de son contexte, le contenu littéraire de ses conditions sociales et politiques de réception(s) ainsi que de ses usages, voir I. Charpentier, « De corps à corps - Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *in Politix*, n° 27, 3ème trim. 1994, p. 45-75 et *Une intellectuelle déplacée - Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, Thèse de doctorat de science politique, Amiens, Université de Picardie, 1999, à paraître en 2006. Nous la remercions chaleureusement pour sa patiente lecture critique de ce texte.

électoral des chômeurs, leur « populisme »[3] et/ou leur « vote protestataire » - selon les terminologies actuelles les plus floues. Bien qu'ils prétendent souvent faire « *scoop* » sur le registre du « sensationnel », ces - faux - débats apparaissent très largement hérités de l'entre-deux-guerres, et étroitement indexés sur le précédent historique de l'effondrement de la république weimarienne et de la montée du nazisme. Même si aucune preuve empirique ne permet de valider l'hypothèse d'un vote massif des chômeurs en faveur du parti nazi hier ou leur radicalisation frontiste aujourd'hui[4], la croyance d'une affinité élective entre les sans-emploi d'un côté et la radicalisation électorale de l'autre continue d'imprégner les perceptions sociales en général, et la science électorale contemporaine en particulier. Il s'agit donc ici de comprendre pourquoi et comment une telle assertion « tient » en dépit de l'absence de validation, et qu'elle circule toujours dans une communauté savante, qui l'a par ailleurs réfutée (le cas allemand), ou qui disposerait des ressources pour le faire (à propos du Front National ou de tout autre « populisme »).

Pour restituer le cheminement improbable de ce schème, nous partirons d'une recherche particulière, qui a connu un destin remarquable, tant par son contenu que par la trajectoire sociale de ses auteurs, au point que le livre fait désormais figure de « classique » en « sociologie du chômage » : *Les chômeurs de Marienthal*, rédigé entre autres par Paul Lazarsfeld[5], constitue en effet un produit indissociablement savant, militant et politique, et demeure certainement l'ouvrage qui condense le mieux les logiques exogènes qui président à la construction d'une sociologie du chômage et de ses effets politiques. Il apparaît encore plus intéressant quand, rapporté aux propriétés et à la trajectoire de son promoteur principal (qui va fonder la sociologie électorale moderne), on va montrer que les grilles d'analyse qu'il véhicule vont être réappropriées et, en partie, transfigurées après guerre par la génération montante des spécialistes du vote.

Marienthal ou quand des militants se font savants au pays des chômeurs - La porosité des interprétations savantes et militantes

L'enquête menée par Paul Lazarsfeld, en tant que production historiquement située, permet de revenir sur les formes de circulation des représentations sociales et politiques qui, à mesure qu'elles sont véhiculées, objectivent, en les durcissant, certaines mises en forme « légitimes » d'un « problème » comme celui des effets politiques du chômage.

Pour saisir ce qui constitue la trame première de l'étude sur Marienthal, il convient de rompre au préalable avec la réception postérieure, toujours un peu enchantée et révérencieuse, qui accompagne les ouvrages qui sont progressivement parvenus à s'imposer comme des « classiques », voire comme des études « pionnières ». Comme le fait remarquer Alain Garrigou, « il est d'ailleurs significatif qu'on puisse indifféremment utiliser ce terme de

---

[3] Pour une déconstruction critique du populisme, voir A. Collovald, *Le populisme du FN : un dangereux contresens*, Broissieux, Editions du Croquant, 2004.

[4] Pour un examen complet de cette question pour ces deux périodes, voir E. Pierru, « La tentation nazie des chômeurs dans l'Allemagne de Weimar - Une évidence historique infondée ? », *in Politix*, vol. 15, n° 60, 2002, « Des chômeurs 'bons pour tous les coups de main politiques' - La production savante et syndicale d'une croyance politique dans l'entre-deux-guerres », *in* A. Collovald, B. Gaïti, F. Matonti [dir.], *La démobilisation politique*, Paris, La Dispute, coll. « Pratiques politiques », 2005, et « Les chômeurs sont-ils solubles dans la démocratie ? Sur quelques faux problèmes et demi-vérités autour des effets électoraux du chômage », *in* F. Matonti [dir.], *Elections et crise de la politique*, Paris, La Dispute, coll. « Pratiques politiques », 2005, chapitre 7. Ces articles, y compris les développements qui suivent, reprennent certains aspects de notre thèse, *L'ombre des chômeurs. Chronique d'une indignité sociale et politique depuis les années 1930*, Amiens, thèse de doctorat de science politique, 2003, à paraître en 2006 à La Dispute.

[5] P. Lazarsfeld, M. Jahoda, H. Zeisel, *Les chômeurs de Marienthal*, Paris, Minuit, 1981 [e.o. 1933].

‘classique’ pour indiquer la reconnaissance dans les œuvres de l’art et dans celles de la science […]. L’examen des ‘grandes œuvres’ est souvent marqué au sceau de l’hagiographie »[6].

En l’espèce, comment *Marienthal* est-il devenu « un classique » ? Quels sont les processus de reconnaissance académique qui l’ont constitué en ouvrage incontournable sur la question du chômage et de ses effets ?

S’il n’est pas possible de restituer précisément ici les trames de la réception multiforme qui va consacrer tardivement et *ex-post* une étude fortement empreinte de son époque, on peut toutefois avancer l’hypothèse que le destin social et académique de son promoteur va, d’une certaine manière, éterniser la recherche jusque dans son contenu. Or, les mécanismes de consécration de l’enquête finissent par occulter le fait que *Marienthal*, d’une part, ne constitue que l’une des nombreuses recherches entreprises sur cette période et, d’autre part, que ses attendus, sa méthodologie, mais aussi certaines de ses conclusions, ne sont pas exempts de présupposés lesquels, par contre-champ, permettent d’éclairer les limites d’une certaine posture savante face à l’objet chômage.

En définitive, si l’enquête réalisée en 1932 dans la petite communauté autrichienne peut être considérée comme « innovante », c’est peut-être moins par ses « découvertes » (que l’on retrouve dans d’autres études menées sur la période) que parce qu’elle est initiée et conduite originellement par des « innovateurs institutionnels » lesquels, pour reprendre les termes de Johanna Siméant, vont à l’origine en « appeler à des redéfinitions de la discipline [et] qui assument leur part d’engagement, de militantisme, d’expertise, d’utilité sociale, mais aussi de radicalisme scientifique qui, en bouleversant la *doxa* d’un univers scientifique, peut accoucher de révolutions scientifiques, là où des concurrents seront portés à brandir le principe de neutralité axiologique, combiné ou non au pragmatisme légitime »[7]. Le rayonnement ultérieur du responsable de l’équipe contribuera à rendre célèbre - très certainement malgré lui (cf. *infra*) - une recherche qui, sans la carrière internationale de Paul Lazarsfeld, serait sans doute demeurée, comme beaucoup d’autres - à l’instar de la trilogie de Egil Wight Bakke -, relativement confidentielle.

En somme, un destin extraordinaire pour un livre atypique dans l’œuvre de celui qui ne se revendiquera sociologue qu’après la guerre. Plus que jamais, la production d’un « classique » comme *Marienthal* apparaît intimement liée à la trajectoire exceptionnelle de son promoteur et inséparable de la construction d’une œuvre diversifiée, qui se prête comme telle à toutes les formes d’appropriation. On ne dispose finalement que de - trop - peu d’éléments permettant de restituer avec précision la réception ultérieure de l’ouvrage, sinon qu’elle était très loin de satisfaire aux exigences de Paul Lazarsfeld. L’étude a connu une diffusion très chaotique et tardive puisque, éditée en 1933 et ensuite brûlée par les nazis, elle circula, dans une traduction anglaise, sous forme de photocopies aux Etats-Unis, avant la seconde guerre mondiale. Il faudra attendre 1960 pour que paraisse une édition préfacée par Paul Lazarsfeld. Ce qu’il faut en revanche souligner, c’est que les présupposés de l’enquête menée à Marienthal concernant les effets du chômage vont inspirer très fortement les mises en forme savantes du problème des relations entre l’économie et le politique, le chômage et la politique.

Revenons précisément sur ces différents paradoxes. Comme l’a fort justement souligné Michaël Pollak, si *Marienthal* fait figure d’ « anomalie » dans l’œuvre de Paul Lazarsfeld, c’est d’abord parce que ce dernier s’est, après son exil, biographiquement

---

[6] A. Garrigou, « Comment devient-on un ‘classique’. L’œuvre de Norbert Elias », *in Tumultes*, n° 15, 2000, p. 146.

[7] J. Siméant, « Friches, hybrides et contrebandes : sur la circulation et la puissances militantes des discours savants », *in* P. Hamman, J.-M. Méon, B. Verrier [dir.], *Discours savants, discours militants : mélange des genres*, Paris, L’Harmattan, 2002, p. 40-41.

reconstruit comme le tenant « d'un empirisme a-politique, pour ne pas dire anti-politique »[8]. Ce travail de remise en forme biographique, reposant sur « une stratégie latente de mise à distance de la politique »[9], relègue sinon dans l'oubli, au moins à l'arrière-plan, la trajectoire très particulière de Paul Lazarsfeld dans la « Vienne Rouge », marquée, dans ces années 1920, par une forte spécificité socio-culturelle ; dans une Autriche conservatrice, le milieu intellectuel viennois fait en effet figure d'exception. Paul Lazarsfeld milite alors très activement au sein des jeunesses sociales-démocrates, au sein desquelles il s'impose progressivement « comme le *leader* de l'aile gauche »[10]. Il faut rappeler que le parti social-démocrate, le SPD, se posait depuis 1918 en parti de la « modernité » sociale et politique, et prétendait incarner les promesses de libération de la « classe ouvrière » dans une voie résolument démocratique. L'espoir placé dans un socialisme réformant « en douceur » la société ne pouvait que séduire les milieux intellectuels (en particulier de la jeunesse), qui croyaient eux aussi que « le socialisme n'était pas conçu comme un régime qu'une minorité éclairée imposerait, si nécessaire par la force, à la majorité de la population, mais au contraire comme l'aboutissement d'un processus démocratique fondé sur le suffrage universel »[11].

Fils de la petite-bourgeoisie juive viennoise, mathématicien et statisticien (ainsi que juriste) de formation, Paul Lazarsfeld intègre au milieu des années 1920 l'équipe de Karl et Charlotte Bühler, socio-psychologues marginaux au sein de l'Université, à l'écart de laquelle ils fondent l'Institut de recherche en psychologie économique, largement alimenté par des fonds privés. L'ambition des Bühler est clairement de travailler dans le sens de l' « éducation des classes populaires », et de diffuser le plus largement possible le savoir accumulé dans les sciences sociales[12]. Derrière l'entreprise menée à Marienthal, l'hypothèse centrale est qu'il existe une liaison causale entre l'environnement socio-économique et les comportements politiques[13]. Allier la perspective marxiste aux canons de la science psychologique d'alors, dans une sorte de positivisme « politiquement » (au sens caméral du terme) orienté, constitue ainsi l'un des objectifs centraux de l'enquête. Intuition qui sera promise à un bel avenir lorsque, exilé aux Etats-Unis, Paul Lazarsfeld s'intéressera à la formation des préférences partisanes et aux processus électoraux.

L'ouvrage tiré de l'enquête menée à Marienthal est ainsi la concrétisation majeure du travail d'une équipe d'*outsiders* intellectuels, non professionnalisés[14] dans la recherche et, pour nombre d'entre eux, chômeurs eux-mêmes, qui se revendiquent explicitement en outre comme des sociaux-démocrates (à l'instar de Hans Zeisel et de Marie Jahoda, les deux autres co-auteurs de l'enquête). Le centre de recherche que fonde Paul Lazarsfeld au sein de l'Institut de psychologie économique des Bühler se donne non seulement pour objectif de créer des emplois pour ces chercheurs en mal d'insertion professionnelle, mais également d'honorer des contrats de recherche pour des commanditaires. Ainsi, l'enquête à Marienthal « fut entreprise pour contrebalancer le poids des études de marché qui constituent la principale source de revenus du centre. Même si, à l'époque, Lazarsfeld était un membre actif

---

[8] M. Pollak, « P. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 25, janvier 1979, p. 45. Une partie des remarques factuelles et biographiques qui suivent sont empruntées à cet article.

[9] *Ibid*., p. 49.

[10] A. Pélinka, « P.-F. Lazarsfeld as a Pioneer of social Sciences in Austria », *in* J. Lautman, B.-P. Lécuyer [dir.], *Paul Lazarsfeld (1901-1976). La sociologie de Vienne à New York*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 23-33.

[11] B. Groppo, « Le déclin du Parti ouvrier : à propos de l'expérience allemande », *in* J. Deniot, C. Dutheil [dir.], *Métamorphoses ouvrières*, tome II, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 310.

[12] A. Pélinka, art. cité, p. 42.

[13] Voir C. Fleck, « The Choice between Market Research and Sociography, or What happened to Lazarsfeld in The United States ? », *in* J. Lautman, B.-P Lécuyer [dir.], *op. cit.*, p. 83-119.

[14] P. Lazarsfeld lui-même est alors professeur du secondaire, M. Jahoda, institutrice. M. Pollak, « Projet scientifique, carrière professionnelle et stratégie politique », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 55, 1984, p. 54-63.

du mouvement socialiste, il n'avait aucun 'état d'âme savant' à faire des études de marché (une pratique alors nouvelle) pour des fabricants de produits de luxe, car il disait croire à l' 'équivalence méthodologique' entre le vote socialiste et l'achat de savonnettes »[15]. De fait, dans *Les Chômeurs de Marienthal*, l'imbrication des intérêts scientifiques et des préoccupations politiques apparaît patente, et l'enquête semble manifestement guidée par le projet du mouvement socialiste abandonnant l'objectif révolutionnaire au profit d'un réformisme qui manifeste un intérêt aigu pour les recherches sociales[16]. L'étude menée à Marienthal est ainsi une « recherche action » initiée par le SPD, dont l'objectif affiché est de conjuguer l'austro-marxisme avec la psychologie sociale.

La porosité des frontières entre le savant et le militant[17] - Marie Jahoda ne révèle-t-elle pas que Paul Lazarsfeld ambitionnait de devenir ministre dans un gouvernement socialiste - se décèle aussi dans la ressemblance troublante qui unit les conclusions de l'étude sur Marienthal et certaines thématiques alors en vogue dans l'espace militant social-démocrate. A. Zukas rapporte à ce titre qu'au tout début de 1932, un syndicaliste exposait dans un journal socialiste la fameuse théorie du cycle du chômage (alors que l'enquête de Paul Lazarsfeld et de son équipe ne sortira pas avant 1933). La première phase du cycle est marquée par un fort sentiment d'insécurité et de perte de repères chez l'ouvrier venant d'être licencié. La seconde se traduit par des moments d'angoisse aiguë et de désespoir. Lors de la troisième, l'ouvrier rejette en bloc toutes les formes d'institutions, y compris les associations et les syndicats, ce qui le conduit, dans un élan de « radicalisme sauvage » [*wild radicalism*], vers les extrêmes : « l'ouvrier sort de l'espace de la rationalité et il est prêt à se rallier à toutes sortes de doctrines de rédemption et de pensée magique, comme l'anarchisme, l'astrologie, l'occulte »[18]. L'étape finale du cycle se caractérise par une apathie mentale et spirituelle complète, marquée par la résignation et l'acceptation fataliste de son destin par le chômeur. On peut alors se demander avec A. Zukas si « Beyer et les autres sociaux-démocrates avaient déjà eu connaissance de ces travaux [menés à Marienthal] ou si, à l'inverse, l'idée d'étapes dans la vie et la psychologie du chômeur circulait déjà à l'intérieur des cercles sociaux-démocrates, tout particulièrement parmi les travailleurs sociaux d'orientation sociale-démocrate qui étaient en contact avec les chômeurs et qui influencèrent l'interprétation de l'enquête à Marienthal. En d'autres termes, y avait-il déjà un consensus au sein de la social-démocratie sur les effets du chômage avant même que l'étude séminale à Marienthal soit menée ou celle-ci a-t-elle confirmé, après coup, les intuitions existantes ? »[19]. Il est de fait fort probable que certaines hypothèses avancées dans *Les Chômeurs de Marienthal* circulaient avant même que la recherche ne soit entreprise. A tout le moins *Marienthal* reste-t-il fondamentalement un « produit hybride »[20].

Parce que la ville de Marienthal est « socialiste », qu'elle connaît une vie associative intense, animée par les structures associatives et les ramifications organisationnelles émanant du SPD, et que « la préoccupation des sociaux-démocrates est à cette époque de prouver leurs capacités de gestionnaires et de préparer, dans le quotidien, la classe ouvrière à son rôle historique »[21], les chercheurs - qui sont aussi des militants actifs du SPD - ne peuvent qu'être déconcertés devant les multiples formes d'anomie que génère le chômage dans la petite ville

---

[15] G.-A. Bryant, « Le positivisme instrumental dans la sociologie américaine », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, juin 1989, p. 64.
[16] Voir M. Pollak, « P. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale… », art. cité, p. 47.
[17] Voir M. Pollak, « Projet scientifique, carrière professionnelle, … », art. cité, p. 55.
[18] G. Beyer, « Arbeiterlosenprobleme und Gewerkschaften », *in Gewerkshafts-Zeitung*, n° 42, février 1932, cité *in* A. Zukas, « Lazy, apathetic, and dangerous : the social Construction of unemployed Workers in Germany during the late Weimar Republic », *in Contemporary European History*, vol. 10, n° 1, 2001, p. 38.
[19] *Ibid*., note 57.
[20] Sur ce point, voir J. Siméant, « Friches, hybrides et contrebandes… », art. cité.
[21] F. Laroche, « Introduction » à P. Lazarsfeld et alii, *Les chômeurs de Marienthal*, *op. cit*., p. 19.

autrichienne. Or, il faut souligner ici la très forte particularité du parti social-démocrate qui, bien avant la crise, veut se poser comme « une contre-société » ; formant un système d'action associatif dense et structuré autour du parti, il encadre toute la vie du militant. S'analysant autant comme un projet politique que comme une entreprise d'émancipation culturelle des travailleurs, la vie au sein du SPD tend à fonctionner en vase clos, ce qui ne facilite guère le renouvellement de ses effectifs sinon déclinants, du moins en stagnation et, surtout, vieillissants. Les jeunes chercheurs ne peuvent donc que réaliser la menace que le sous-emploi de masse fait planer sur le projet réformiste de la social-démocratie allemande, lequel réclame l'adhésion des classes populaires, alors que ces dernières, atones et désorientées, sont lancées dans une course à la survie quotidienne. Car la question essentielle qui se pose à Paul Lazarsfeld et à son équipe est bien celle-ci : « combien de temps les chômeurs s'abandonneront-ils à la résignation et supporteront-ils la misère et le désœuvrement ? Comment réagiront-ils ensuite, eux qui ont déjà cessé de s'intéresser activement à la vie de leurs organisations politiques et syndicales ? »[22]

Concernant les formes de « radicalisation » que les auteurs croient observer chez certains sans-emploi autrichiens, les interprétations avancées apparaissent ainsi affectées, certes de façon variable, par certains sociocentrismes universalisant le rapport savant et militant au politique. Même si initialement, l'ambition de l'équipe de Paul Lazarsfeld était de dénoncer « la thèse courante parmi les militants que la crise favoriserait la gauche en permettant une prise de conscience individuelle des mécanismes de la société capitaliste »[23], l'ouvrage reste animé par un réformisme social inquiet. Dans la petite ville enchâssée au milieu d'une Autriche rurale et conservatrice, alors que monte le parti nazi, le NSDAP[24], Paul Lazarsfeld et son équipe se troublent de « constater » la formation d'une « nouvelle » classe homogène constituée par ces chômeurs sans attaches sociales, politiques et syndicales. Les auteurs notent, non sans anxiété, que « les gens perdent peu à peu leurs traditions ouvrières et professionnelles. Ils vivent le fait d'être chômeur comme une appartenance à un groupe social spécifique » ; en particulier, « les tranches d'âge intermédiaires perdent apparemment peu à peu la conscience d'avoir une profession et se vivent désormais comme membres de la catégorie des chômeurs. C'est un phénomène psycho-sociologique dont les conséquences ne pourront être mesurées dans toute leur étendue et leur gravité que lorsque la situation sera revenue à la normale »[25].

Dans un article postérieur à son exil aux Etats-Unis, écrit avec Philip Eisenberg[26], Paul Lazarsfeld, s'il conclut à l'absence d'une radicalisation politique massive des sans-emploi, n'exclut pas cependant certaines formes possibles de « fascisation » de ces derniers, dans la mesure où le chômage serait un facteur - certes non suffisant - de fertilisation révolutionnaire. Les sans-emploi constituent ainsi une classe résignée qui, inéluctablement, s'éloigne du mouvement ouvrier, et apparaît toujours susceptible de basculer dans le radicalisme du désespoir.

La recherche menée à Marienthal peut dès lors être relue comme l'histoire d'une déception politique qui, après 1933, va se muer en véritable traumatisme. En effet, la crise économique vient fracasser les espoirs sociaux-démocrates d'un socialisme intégrateur grâce auquel la classe ouvrière, de plus en plus consciente d'elle-même compte tenu des progrès de

---

[22] *Ibid*., p. 21.

[23] J. Dumazedier, « A propos de l'étude de M. Pollak sur 'P. Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique' », *in Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 55, novembre 1984, p. 55.

[24] *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei* (Parti national-socialiste des travailleurs allemand, dit Parti nazi).

[25] P. Lazarsfeld et alii. *Les chômeurs de Marienthal*, *op. cit*., p. 123-124.

[26] P. Lazarsfeld, P. Eisenberg, « The Psychological Effects of Unemployment », *in Psychological Bulletin*, vol. 35, 1938, p. 370-371.

l'industrialisation, s'émanciperait économiquement, socialement et culturellement. La débandade politique que génère le chômage de masse ne peut que déstabiliser ces militants devenus savants, obligés de se rendre à l'évidence : les « masses » ouvrières ne suivent pas ou plus. Le tissu d'organisations contrôlé par le SPD se déchire. Les soutiens ouvriers s'affaiblissent, voire pire : ils se ré-orientent vers les extrêmes, non seulement vers le NSDAP, mais aussi - et surtout -, ils alimentent le concurrent direct et frère ennemi : le Parti communiste allemand (KPD). Et, hormis les formes perceptibles de radicalisation, l'apathie des chômeurs affaiblit mécaniquement les fondements de la social-démocratie et, par conséquent, de la démocratie sociale. Pourtant, contrairement aux craintes de l'équipe de Paul Lazarsfeld, l'affaiblissement du SPD, pour être réel, n'a pas été si profond dans la période la plus noire de la crise, puisque les sociaux-démocrates parviennent à maintenir (relativement) leurs effectifs militants et que leur électorat ne s'effondre pas.

Reste néanmoins que les représentations des chômeurs continuent d'osciller entre le constat d'une apathie généralisée et la peur de leur radicalisation et/ou d'une action politique directe. Ainsi, sur fond de chaos social qui déstabilise la jeune république et de montée *concomitante* du nazisme[27], toute une (psycho-)sociologie et une philosophie weimariennes, animées par de jeunes intellectuels bientôt exilés (à l'instar de ceux qui constitueront, autour de Theodor W. Adorno, l'Ecole de Francfort), produisent-elles progressivement un consensus savant autour d'une menace « chômeurs », en posant que le chômage corrode et corrompt la conscience de classe (schème des sociétés de « masse » - vue comme nécessairement irrationnelle) et/ou avive le ressentiment des cols blancs économiquement vulnérabilisés (schème du déclassement). Le « mythe » des hordes de chômeurs fascistes est né. Il va connaître une postérité remarquable et des réceptions intéressées, qui vont aussi le transfigurer pour devenir une arme de dénonciation pseudo-scientifique dans le contexte bien spécifique des Etats-Unis de la guerre froide.

La circulation internationale du mythe - Les réceptions américaines politiquement intéressées de la sociologie weimarienne

Comment et pourquoi ce mythe, devenu tenace, a-t-il circulé et s'est-il transformé pour se décliner dans des variantes qui prennent toutes leurs sources pendant et dans l'immédiate après-guerre ?

On ne saurait en effet complètement saisir les mises en forme savantes d'un problème comme celui des effets politiques du chômage sans mettre en perspective les conditions sociales et politiques très particulières dans lesquelles sont produites les « théories » sur la fascisation des chômeurs (*i.e.* le double schème de la massification et du déclassement). Ces dernières s'enracinent dans une rencontre sociale et politique entre, d'une part, une émigration d'universitaires autrichiens et allemands fuyant le nazisme au début des années 1930 et, d'autre part, de jeunes étudiants américains tenant d'un marxisme « non dogmatique ». *Tous* placent dans le modèle américain une espérance sociale et politique, couplée à la foi rationaliste d'une science positive du politique. Bien plus tard, les seconds parviendront à s'affirmer comme « experts en démocraties », apôtres d'une modernisation politique fondée sur un savoir positif et technique, dont le behaviorisme constitue le paradigme scientifique central.

La réception par ces jeunes *leftists* américains des travaux des sociologues autrichiens et allemands déracinés et déclassés, en poste dans des institutions en marge des grandes

[27] D'où la conclusion erronée mais répandue, selon laquelle cette concomitance des deux phénomènes (explosion du chômage et montée du nazisme) instituerait un lien de causalité directe entre les chômeurs d'un côté et le vote pour le parti hitlérien de l'autre.

chaires new-yorkaises, va en effet produire une synthèse savante très particulière : celle d'une « tradition marxiste continentale », acclimatée aux pré-requis idéologiques du libéralisme américain. Seymour Martin Lipset constitue la figure centrale de ce marxisme de la synthèse, qui vise à défaire le prolétariat de ses missions prométhéennes d'émancipation sociale et politique, au « profit des classes moyennes qui deviennent le nouveau sujet de l'histoire »[28].

Ainsi que le souligne Nicolas Guilhot, « ces *leftists* des années 1930 et 1940, en raison même de leurs origines, occupent un espace universitaire tout à fait spécifique, structuré *grosso modo* autour du circuit *City College* - *Brooklyn College* - Columbia. Or, c'est ce même espace qui va accueillir toute l'émigration universitaire austro-allemande qui fuit le nazisme. C'est en effet autour de la *New School* et de l'Université de Columbia que vont s'insérer les chercheurs persécutés en Europe en tant que socialistes, en tant que juifs, ou en tant que sociologues, comme Paul Lazarsfeld, Otto Kirchheimer, Franz Neumann, Hans Speier, Emil Lederer et bien d'autres »[29]. Or, précisément, la plupart de ces sociologues austro-allemands, généralement d'orientation sociale-démocrate, ont, en tant que témoins directs de la montée du nazisme, longuement réfléchi à la contribution spécifique du chômage à cette catastrophe politique : c'est évidemment le cas de Paul Lazarsfeld, mais aussi d'Emil Lederer ou encore de Franz Neumann, le théoricien des « chômeurs déracinés » [*uprooted unemployed*].

Les deux grandes « théorisations » de la question des effets politiques du chômage (chômage des masses et chômeurs du centre) s'inscrivent donc dans une sorte de communauté de destins sociaux : leurs promoteurs exilés aux Etats-Unis dans l'entre-deux-guerres tentent de conjuguer leur conviction politique « à gauche », influencée par le marxisme, avec des orientations et préoccupations disciplinaires comme la psychanalyse et la psychologie (mais aussi l'économie, etc.). Le traumatisme de la faillite (économique) weimarienne et, surtout, la déception politique face à l'impuissance du parti social-démocrate allemand tant à consolider la République auprès des « masses » qu'à endiguer la dynamique nazie, débouchent directement sur une conceptualisation savante du populaire en politique, dont les théories du « totalitarisme » constituent une traduction. Logiquement, les chômeurs (qu'ils soient issus des catégories ouvrières et/ou des petites classes moyennes) se retrouvent ainsi au centre des débats car, dans les années de dépression, ils symbolisent ce « populaire » qui a déçu les espoirs que les savants avaient placés en lui.

Les Etats-Unis apparaissent, pour nombre de ces savants exilés, comme une « nouvelle chance » sociale et professionnelle qui, malgré les difficultés de leur installation (un certain racisme WASP ambiant freine notamment leur promotion institutionnelle), va leur permettre de surmonter le « traumatisme » de Weimar. L'Amérique représente alors le pays de toutes les promesses, autant que l'Allemagne - et, plus généralement, l'Europe - cristallisent toutes les déceptions. Franz Neumann témoigne ainsi : « une rupture - psychologique, sociale et économique - devait être opérée, et une nouvelle vie commençait. Mais l'Angleterre n'était pas le bon pays… Sa société était trop homogène et solide […]. Les Etats-Unis apparaissaient comme le seul pays où, peut-être, une tentative de triple transition aurait quelque chance d'être couronnée de succès : comme être humain, comme intellectuel et comme 'savant politique' [*political scholar*] »[30]. La célébration du modèle américain, sur fond de dénigrement des sociétés européennes, trop structurées et polarisées autour d'intérêts sociaux antagonistes aux effets politiquement ruineux, permet à ces savants de mettre à distance les

[28] N. Guilhot, « De la révolution permanente à l'anti-radicalisme : les dynamiques de reconversion des néo-conservateurs aux Etats-Unis », Communication au 7ème Congrès de l'Association Française de Science Politique, Lille, 2002, p. 12-13. Lire aussi, du même auteur, *Financiers, philanthropes. Vocations éthiques et reproduction du capital à Wall Street depuis 1970*, Paris, Seuil, 2004.

[29] *Ibid*., p. 9.

[30] Cité par L. Fermi, *Illustrious Immigrants. The Intellectual Migration from Europe, 1930-1941*, Chicago, Chicago University Press, p. 101.

vieilles antiennes sociales-démocrates, au profit d'un « libéralisme » guidé par la foi dans le pilotage scientifique et « expert » de la modernisation sociale et politique. Il faut ainsi rappeler qu'une telle conception de la « politique » comme technique et expertise était déjà très présente chez Paul Lazarsfeld lorsqu'il militait au SPD avant son exil. D'une certaine manière, cette représentation réformiste de l'action publique va être amplement rationalisée et systématisée dans les décennies d'après-guerre. Ce n'est pas complètement par hasard que naît à l'Université de Columbia, dans les années 1930, un courant technocratique (le « *Committee on Technocracy* »), se pensant contre la science économique : la foi rationaliste de ce mouvement est bâtie sur le constat « que la dépression marque […] la faillite de l'économie comme de la politique, aussi incapables de la combattre que de la prévoir ou de la comprendre »[31]. L'espoir d'une ingénierie sociale (savante) fondée sur la dynamique de classes moyennes « éclairées », convaincues que la science est seule capable de remédier aux problèmes sociaux, apparaît ainsi bien ancré dans « l'air du temps » de ces années 1932-1933. Rien d'étonnant à ce que les exilés allemands s'y sentent à leur aise : la dévalorisation du politique et de la science de l'économie (politique) n'est pas pour déplaire à tous ces savants ébranlés par l'échec de leur passé militant, ainsi qu'à toute une génération de jeunes apprentis chercheurs sensibilisés à ce point de vue technocratique sur le monde.

Ce refoulement du « politique » est très largement repérable dans les études sur le chômage que mènera Paul Lazarsfeld aux Etats-Unis. L'analyse des effets proprement politiques de la privation forcée d'activité n'occupe ainsi plus aucune place, par exemple, dans le travail qu'il mène avec Samuel Andrew Stouffer en 1937[32]. Tout se passe comme si l'exil de Paul Lazarsfeld se traduisait dans ses enquêtes par un déni progressif du politique, et ce d'autant plus en douceur que, dans le cadre de l'Amérique rooseveltienne, « il pouvait maintenir l'illusion d'agir dans le même sens [social-démocrate] à travers ses recherches pour l'administration du *New Deal* »[33]. D'une conception de la politique - celle de sa jeunesse - comme activité de mobilisation des masses, son travail s'oriente vers une appréhension camérale de la politique, en tant que science des « bons » choix de politiques publiques (le *policy making*) et vers une activité d'expertise des « problèmes sociaux »[34]. Un tel glissement était d'ailleurs en germe dans l'enquête menée à Marienthal : dans ses années viennoises, Paul Lazarsfeld, militant social-démocrate, avait bien saisi l'intérêt de la recherche sociale (et du marketing) pour un socialisme qui avait renoncé depuis longtemps à tout projet révolutionnaire, au profit d'une politique sociale réformiste, laquelle, par tradition, « inclut une méfiance à l'égard de l'action spontanée, y compris celle de la classe ouvrière, mais fait confiance à l'organisation et à la direction éclairée »[35].

La hantise des « masses » radicalisées - dont « les chômeurs » constituent à leurs yeux un élément clé - qu'importent avec eux les savants exilés appelle toutefois à repenser le rôle et la place des (petites) classes moyennes, dont le déclassement collectif aurait été à l'origine du succès électoral du NSDAP. Car l'idée est la suivante : s'il n'est pas possible d'espérer dans la classe ouvrière, que ses « penchants autoritaires » inclinent « naturellement » à l'extrémisme, il n'en va pas de même pour les classes moyennes américaines, qui doivent se poser en fer de lance de l'émancipation politique et du progrès social… hypothèse qui suppose au préalable de démontrer qu'elles ne présentent aucun trait commun avec leurs

[31] D. Renard, « *Technocracy*, ou la science contre l'économie. Un mouvement américain des années trente », *in* V. Dubois, D. Dulong [dir.], *La question technocratique - De l'invention d'une figure de l'action publique,* Paris, Coll. CSE, 2000, p. 20.
[32] S. A. Stouffer, P. Lazarsfeld, *Research Memorandum on the Family in the Depression*, Bulletin n° 29, 1937, rééd. New York, Arno Press, 1972.
[33] M. Pollak, « Paul Lazarsfeld, fondateur d'une multinationale scientifique », art. cité, p. 49.
[34] *Ibid*.
[35] *Ibid*., p. 48.

homologues allemandes. Comme l'affirme avec vigueur Robert A. Dahl dans les années 1950-1960, les Etats-Unis ne sont pas Weimar[36], et toute la science politique américaine d'après-guerre, *via* la révolution behavioriste (Paul Lazarsfeld, Bernard Berelson, Herbert McClosky, etc.), vise précisément à démontrer scientifiquement que tel n'est pas le cas. La mobilisation intensive des enquêtes d'opinion sert justement à étayer la thèse d'une imperméabilité de la société américaine aux idéologies totalitaires[37].

S'agissant du chômage, on l'a dit, Paul Lazarsfeld avait souligné qu'il existait deux réactions possibles à la privation d'emploi : l'apathie et, dans une moindre mesure, la « radicalisation ». Seymour Martin Lipset va poursuivre cette réflexion, en affirmant que les thématiques sur l'apathie généralisée des masses et la radicalisation politique de certaines franges d'entre elles ne sont nullement exclusives l'une de l'autre, et que le constat de la première n'en affaiblit pas pour autant la menace de la seconde. Il le formule très explicitement : apathie et extrémisme constituent les deux faces de la même pièce politique[38] : « le résultat de l'isolement, d'une enfance rudoyée, de l'instabilité des gains et du manque de sécurité de l'emploi, de la banalité des expériences peut être simplement une fuite devant les responsabilités, voire de l'apathie et un tempérament agressif. Les mêmes causes qui incitent les individus à prendre part à des mouvements extrémistes les amèneraient dans d'autres circonstances à se détourner de toute activité d'ordre politique. Indifférence et apathie deviennent fréquentes alors en période normale. Mais tout état de crise peut provoquer des réveils, surtout lorsque se font entendre des appels à la violence ». « L'instabilité économique » génère alors « des états de tension et d'inquiétude », qui ont « besoin d'un exutoire », tel l'adhésion à des groupements extrémistes permettant la « libération des pulsions agressives »[39].

Produits de la nécessité économique (le souci du présent) et d'une conscience politique fruste (quand elle existe), les couches sociales les plus démunies culturellement et les plus exposées aux fluctuations de l'activité économique inclineraient donc « spontanément » à l'autoritarisme et à l'extrémisme. Parce qu'il faut « se méfier de l'eau qui dort », que la résignation apparente de la majorité peut masquer une révolution ourdie par quelques-uns, entraînant derrière eux cette majorité qu'on croyait silencieuse, l'apathie ne doit pas être vue, selon Seymour Martin Lipset, comme la non-politisation d'une crise économique. Il spécifie cette hypothèse pour les chômeurs, en introduisant les spécificités culturelles nationales comme tierce variable. Le basculement des sans-emploi du côté de l'apathie ou bien, à l'inverse, de celui de l'extrémisme, est fonction de l'état de l'offre politique : là où les partis politiques « extrémistes » sont faibles, l'apathie politique des chômeurs est probable ; là où ils sont puissants au contraire, leur capacité d'entraînement auprès des inorganisés est grande[40]. Ainsi, qu'ils soient de droite ou de gauche, tous les groupements « extrémistes » présenteraient certains caractères communs : « ils touchent particulièrement les désadaptés ou tous ceux qui se sentent sans protection, qui ont en commun l'échec ou qui se trouvent privés de contacts sociaux ; les gens peu instruits, les inquiets, les peu évolués et, dans tous les milieux sociaux, ceux qui sont portés à l'autoritarisme »[41]. Si, pour les classes ouvrières, l'autoritarisme, en tant que manifestation de l'incompétence politique, constitue la « pente habituelle », dont les « symptômes » seraient le sectarisme religieux, l'« intransigeance », l'«intolérance » et la xénophobie, pour les

[36] R. Dahl, "Further Reflections on 'the Elitist Theory of Democracy'", *in American Political Science Review,* n° 60, 1966, p. 299.
[37] Voir T. Ball, "An Ambivalent Alliance : Political Science and American Democracy", *in* J. Farr, J. Dryzek, S.T. Leonard, *Political Science in History,* Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 42-43.
[38] S. M. Lipset, *L'homme et la politique*, Paris, Seuil, 1962, p. 136-137.
[39] *Ibid*., p. 129.
[40] *Ibid*., note 63 p. 137.
[41] *Ibid*., p. 194.

chômeurs, ce « penchant » serait exacerbé lorsqu'ils se mettent à suivre les « sensitifs-nerveux » des classes populaires, pour qui « le goût et l'usage de la force sont normaux »[42].

Comment expliquer dès lors que cette tentation extrémiste n'ait pas saisi les chômeurs américains ? D'abord parce que, selon les électoralistes, la « culture américaine » et ses valeurs individualistes (celles de l'« *American dream* ») s'avèreraient un anticorps puissant au fascisme. Quant aux « agitateurs », ce sont essentiellement les « communistes » qui focalisent toutes les attentions : car dans l'imaginaire collectif, la menace ne peut se situer qu'à l'« extrême gauche » de l'échiquier politique américain.

Les deux spécialistes-experts américains de science politique qui vont le mieux systématiser cette (re)formulation du problème des liaisons entre chômage et politique sont assurément Kay L. Schlozman et Sydney Verba. Dans une série de travaux, d'ailleurs assez mal connus en France (au moins par rapport à d'autres de leurs contributions qui participent à l'édification d'une science politique « behaviorisée » et assise sur les fondements d'un positivisme instrumental intégral), ils vont amplement « théoriser » cette « exception démocratique américaine ». Déjà en 1963, dans leur désormais « classique » étude comparée sur la « culture civique »[43], Sydney Verba et Gabriel A. Almond avaient formalisé les inquiétudes qu'ils nourrissaient à l'égard d'un « redressement » démocratique durable de l'Allemagne d'après-guerre : sur le fondement d'une enquête quantitative menée sur cinq pays, ils affirmaient alors que les Allemands se caractérisaient tendanciellement par une adhésion beaucoup moins assurée aux « valeurs » de la démocratie et aux « bienfaits » de l'« économie de marché »[44]. Sous ces aspects, l'Allemagne présentait en effet tous les caractères d'une « culture démocratique » plus que fragile : outre le caractère foncièrement « anti-démocratique » des « basses classes », forcément les moins « sophistiquées » politiquement parlant car moins « éduquées », le pays ne pouvait se reposer sur ses classes moyennes persistant dans leur « culture autoritaire », que n'avait fait que renforcer le « trauma nazi ». Cette frilosité démocratique se traduirait par une ferveur partisane plus grande, et l'expression électorale plus fréquente de la colère et de l'insatisfaction. Le terme de la comparaison étant fixé, inutile de préciser alors qu'« aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, il existe un vif sentiment de liberté dans la communication politique ; les affiliations partisanes sont plus « souples » [*cool*] et tous les types de flux [dans les processus de communication] entrent relativement facilement dans le système politique »[45]. Ainsi, si l'Italie se caractérise par un taux plus élevé d'« apathie partisane » [*apathetic partisan*], l'Allemagne fait montre d'une « culture partisane intense » [*intense partisan*], dans laquelle les oppositions politiques sont plus marquées et l'implication émotionnelle beaucoup plus forte[46]. Du même coup, « même si en Allemagne, le système politique actuel présente un niveau de fragmentation et d'hostilité inter-partisanes moins grand que celui qui existait dans l'Allemagne de Weimar », il ne peut qu'être affecté par cette culture du conflit[47].

La position de Sydney Verba et de Gabriel Almond sur l'Allemagne post-nazie s'inscrit en cela directement dans la tradition d'analyse héritée des « *refugees scholars* » weimariens, à ceci près qu'ils placent une foi inébranlable dans les classes moyennes pour la construction de la démocratie, exception faite toutefois du cas allemand, mobilisé comme « contre-modèle ».

---

[42] *Ibid*., pp. 119-122.
[43] S. Verba, G. Almond, *The Civic Culture. Political Attitudes and Democracy in Five Nations*, New York, Sage, 1989 [e.o. 1963].
[44] *Ibid*., p. 113. Nous traduisons.
[45] *Ibid*.
[46] *Ibid*., p. 114.
[47] *Ibid*., p. 362.

Sydney Verba réitère les fondements de son projet scientifique peu après la parution de *The Civic Culture*, en rappelant que « dans une très large mesure, l'étude psycho-culturelle de la politique trouve son origine dans l'expérience allemande »[48]. David P. Conradt, revenant sur la tradition américaine de comparatisme culturel en science politique, souligne que « le développement politique de l'Allemagne de l'entre-deux-guerres a profondément affecté la conception de la démocratie que se faisait toute une génération de spécialistes de science politique. Leur foi optimiste dans la capacité de l'homme ordinaire d'être à la hauteur des *réquisits* de la démocratie classique [*classical democracy*] avait été sérieusement ébranlée par le succès national-socialiste. L'émergence d'une théorie élitiste de la démocratie est inextricablement liée aux développements allemands [*German developments*]. Si *The Civic Culture* marque une étape importante dans l'étude systématique et comparative de la culture politique, dans le cas allemand, il est difficile de dissocier ce travail de toute une série de travaux qui cherchent, au travers de l'utilisation de variables psychologiques et sociales, à explorer les sources non politiques des attitudes et des comportements politiques. Avec *The Civic Culture*, Almond et Verba deviennent une composante de cette tradition associée aux noms de Adorno, Pollock, Horckeimer, Lewin et Fromm, et de toute une génération d'étudiants d'après-guerre travaillant sur les valeurs politiques allemandes »[49].

De la même manière, Robert Dahl affirmait aussi que « de hauts niveaux de participation politique dans l'ordre démocratique appellent nécessairement - ou sont inévitablement liés à - l''instabilité'. […] J'aimerais voir de plus grands taux de participation parmi les segments de la population qui participent le moins. [...] [Mais] l'élévation rapide de la participation électorale dans les dernières années de la République de Weimar n'a pas rendu 'meilleure' la démocratie, ni n'a rendu la République capable de résoudre ses problèmes. A la place, [la participation électorale] a été associée à des facteurs qui ont contribué à transformer la démocratie en un monstrueux système avec de très hauts niveaux de participation de cette sorte, et où l'apathie a été encouragée seulement dans les camps de concentration »[50]. Il rejoint en cela les remarques de Bernard Berelson qui, dans l'une des études pionnières de l'Ecole de Columbia, soulignait que si les citoyens de la petite ville d'Elmira se montraient assez peu, voire pas du tout intéressés par les affaires publiques, les institutions démocratiques s'en trouvaient plus solidement assises, car « l'intérêt extrême s'oriente vers un militantisme partisan extrême et peut culminer dans un fanatisme rigide, qui peut détruire les processus démocratiques s'il se généralise à toute la communauté. Un faible niveau d'investissement [*affect*] dans l'élection […] implique la résolution de nombreux problèmes politiques, les votes peuvent être encadrés dans un jeu bi-partisan au lieu d'être fragmentés sur de multiples partis (les partis 'dissidents' de gauche par exemple ; dissidents [*splinter*] parce que leurs partisans sont *trop*[51] intéressés par la politique). […] Un niveau bas d'intérêt permet de libérer les marges de manœuvre nécessaires au gouvernement dans une société complexe en période de changements rapides »[52]. Tout est dit : dans une démocratie, non seulement la non-participation et le faible intérêt pour la politique d'une majorité de citoyens, en particulier les plus démunis socialement et culturellement, constituent des pré-requis fonctionnels, mais aussi, et surtout, les conjonctures électorales « saines », en réactivant les pré-dispositions politiques acquises, doivent absorber le peu de goût politique des électeurs autour d'un choix à deux entrées : démocrate ou républicain. Car le

[48] S. Verba, "Germany : The Remaking of political Culture", *in* L.W. Pye, S. Verba, *Political Culture and Political Development*, Princeton, Princeton University Press, 1965, p. 131. Nous traduisons.
[49] D. P. Conradt, "Changing German political Culture", *in* G. Almond, S. Verba [eds.], *The Civic Culture Revisited*, Londres, Sage Publications, 1989 [e.o. 1980], p. 212-213. Nous traduisons.
[50] R. Dahl, « Further Reflections… », art. cité, p. 301. Nous traduisons.
[51] Souligné dans le texte. Nous traduisons.
[52] P. Lazarsfeld, B. Berelson, W. McPhee, *Voting. A Study of Opinion Formation in a Presidential Campaign*, Chicago, University of Chicago Press, 1954, p. 314. Nous traduisons.

multipartisme, à gauche notamment, offre précisément la possibilité d'expression d'une « radicalité » politique dont l'ordre démocratique ne peut sortir qu'affaibli. Trop de politique (partisane) tue la démocratie. La République de Weimar fonctionne une nouvelle fois comme référent implicite. En contrepoint, ces tenants du comparatisme cherchent à montrer que le système américain et ses valeurs, pures de toute idéologie de classe, constituent le modèle achevé de la démocratie d'« exception » au sens littéral. Il faut relire à cet égard le seul ouvrage consacré aux effets politiques et électoraux du chômage aux Etats-Unis : rédigé par Sydney Verba et Kay L. Schlozman en 1979[53], il constitue un condensé particulièrement éclairant d'une telle vision du monde centrée sur l'excellence de la société américaine, imperméabilisée aux « excès » de la lutte des classes. Les chômeurs, selon ces auteurs, ne peuvent qu'y être politiquement tempérés et acquis à un jeu démocratique fondé sur les « saines » valeurs de l'économie de marché. Par un faux paradoxe de première lecture : comme leurs analyses quantitatives ne portent que sur les Etats-Unis, les deux chercheurs ne font aucune référence (hormis aux *Chômeurs de Marienthal* et à quelques autres « produits » savants de l'entre-deux-guerres) à l'Allemagne pré-nazie. Le refoulement est donc complet.

Fondée aux Etats-Unis sur le refoulement progressif du mythe premier d'une radicalisation par le chômage (mythe qui aura la vie dure ailleurs), la mise en forme savante du problème des effets électoraux de l'inactivité forcée connaîtra ensuite, avec l'offensive rationaliste outre-Manche, une transformation sensible dans le sens d'une interrogation centrée plutôt sur les « coûts électoraux » du chômage, les fonctions de popularité et les analyses économétriques du vote. Dans ce mouvement, les chômeurs se verront relégués derrière le (taux de) chômage et ses variations. Après la parenthèse des Trente Glorieuses et avec le retour d'un chômage de masse, les fantasmes sur la dangerosité politique/électorale des sans-emploi connaîtront toutefois une nouvelle bonne fortune en Europe au milieu des années 1980. Le mythe sera ainsi réactivé alors que la montée des partis d'extrême droite entraînera la production d'une sociologie des « populismes » contemporains. Les chômeurs ré-endosseront dès lors leur vieille indignité politique[54]…

[53] K. L. Schlozman, S. Verba, *Injury to Insult. Unemployement, Class and Political Response*, Cambridge, Harvard University Press, 1979.

[54] Pour des développements sur tous ces points, nous renvoyons à notre thèse (*L'Ombre des chômeurs*, *op. cit.*, chapitres 3 et 4), ainsi qu'aux éléments de synthèse contenus dans notre ouvrage *Guerre aux chômeurs ou guerre au chômage*, Paris, Editions du Croquant, 2005, notamment dans sa seconde partie.